Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 74 (2010)
Heft: 293-294

Artikel: Brèves remarques sur le Tresor dóu Felibrige de Frédéric Mistral
Autor: Chambon, Jean-Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-781696

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Brèves remarques sur le *Tresor dóu Felibrige* de Frédéric Mistral

Le *Tresor dóu Felibrige* (1879-1886)[1] est le dictionnaire de l'occitan le mieux étudié et sous des facettes assez diverses. Les travaux ont adopté surtout deux regards :

(i) majoritairement, celui des études littéraires traditionnelles, regard attiré par les questions de genèse (Boutière 1957, 1964), d'influences (Boutière 1966), de sources (Rostaing 1974), et par le traitement de la littérature médiévale (De Caluwé 1969) ou des auteurs modernes (Rostaing 1978 ; voir aussi, plus récemment, le répertoire très utile de D'herde-Heiliger 1998) ;

(ii) minoritairement, celui de la lexicologie (gallo)romane, un regard évaluatif en la circonstance (von Wartburg 1944 ; Keller 1959).

Bouvier (1979) a offert une très recommandable synthèse des connaissances (situation du *Tresor* dans l'œuvre mistralienne, genèse et développement de la rédaction, sources et méthodes du lexicographe, valeur linguistique de l'œuvre, aspects encyclopédiques).

Les lacunes les plus importantes qui demeurent concernent la structure même du *Tresor*, sa sémiotique (explicite ou implicite), le fonctionnement de ses différentes composantes, les divers aspects du travail lexicographique de Mistral (Rostaing 1981 reste bien sommaire) et le projet qui sous-tend l'œuvre. Il convient de regretter à cet égard que l'esprit et les méthodes de la métalexicographie actuelle n'aient que très peu trouvé à s'insinuer dans le domaine des études occitanes, presque quarante ans après Rey-Debove (1971). Le moins qu'on puisse dire est qu'il reste encore énormément à faire dans une telle perspective. Les notes cursives et sans prétention qu'on va lire tenteront

---

[1] Le *Tresor* a paru en 1878 selon le *FEW*, en 1879-1885 selon Boutière (1959, 319), en 1878-1886 selon Schlieben-Lange (1991, 123), en 1879-1886 selon Bouvier (1979, 18), qui paraît exactement informé. Il nous manque une chronologie des 60 fascicules, du genre de celles qui ont été dressées, par exemple, pour le *Littré* et le *Dictionnaire général*.

seulement de caractériser globalement le *Tresor* comme texte lexicographique et de dégager le projet explicite et implicite de Mistral. Elles reprennent et parfois développent une conférence prononcée à l'occasion du centenaire du prix Nobel de Mistral[2].

1. Le titre : quelques caractéristiques essentielles du *Tresor dóu Felibrige*

Pour amorcer la réflexion métalexicographique, commençons par prendre connaissance de la page de titre afin d'apprendre ce que le *Tresor* dit de lui-même :

> Lou Tresor dóu Felibrige / ou / dictionnaire / provençal-français / embrassant / les divers dialectes de la langue d'oc moderne / et contenant / 1° Tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et les diminutifs, et un grand nombre d'exemples et de citations d'auteurs ; / 2° Les variétés dialectes et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes ; / 3° Les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies ; / 4° La synonymie de tous les mots dans leurs divers sens ; / 5° Le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes ; / 6° Les paradigmes de beaucoup de verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers, et les emplois grammaticaux de chaque vocable ; / 7° Les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers ; / 8° Les termes populaires de l'histoire naturelle, avec leur traduction scientifique ; / 9° La nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes ; / 10° Les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité ; / 11° Les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux ; / 12° La collection complète des proverbes, dictons, énigmes, idiotismes et formules populaires ; / 13° Des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales ; / 14° Des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi.

Ce long titre livre d'emblée quelques-unes des caractéristiques structurelles majeures du *Tresor*. On a affaire – à un dictionnaire bilingue : *provençal-français*, c'est-à-dire fondamentalement à un dictionnaire de traductions, et non à un dictionnaire de définitions (comme le *Petit Robert*, par exemple) ; – à un dictionnaire englobant le lexique de toute la langue d'oc dans ses « divers dialectes » : Mistral vise UNE langue, qu'il nomme *provençal* et *langue d'oc* et

---

[2] À l'invitation de la section du Puy-de-Dôme de l'Institut d'études occitanes, le 16 octobre 2004. Cette conférence reprenait elle-même, pour l'essentiel, le contenu d'un cours donné dans le cadre d'un enseignement de linguistique occitane à l'Université de Paris-Sorbonne. – Nous remercions Philippe Gardy, Martin Gleßgen et Jean Thomas d'avoir bien voulu lire une première version du présent article.

qu'il donne comme constituée de plusieurs variétés géographiques ; – à un dictionnaire de la « langue d'oc moderne », *moderne* s'appliquant en l'occurrence, d'après le corpus mis en œuvre (cf. D'herde-Heiliger 1998, 398-403), à la période qui s'étend du 16e siècle au moment de la rédaction. À cela s'ajoute le fait qu'il s'agit d'un dictionnaire se désignant comme celui du *Felibrige* : à la fois « association des félibres », « œuvre des nouveaux troubadours » et « renaissance provençale » (*Tresor*, s.v. *felibrige*).

Quant au contenu du dictionnaire, nous apprenons que sa composante centrale (1°), qui ne néglige pas la dérivation et donne des exemples d'auteurs, s'accompagne de nombreuses composantes auxiliaires : diatopique, diachronique et comparative (2°), étymologique (3°), synonymique (4°), morphologique (5°, 6°), terminologique (agriculture, marine, arts et métiers, histoire naturelle) (7°, 8°), onomastique (9°, 10°, 11°), phraséologique et parémiologique (12°), encyclopédique (ethnographique, biographique, bibliographique et historique) enfin (13°, 14°)[3].

Le titre-sommaire à l'ancienne du *Tresor* n'a donc rien d'un bric-à-brac à fonction publicitaire ; il s'agit d'une description raisonnée et ordonnée, bien pensée et fermement écrite, du dictionnaire. La complexité et l'ambition de celui-ci justifie le titre de *Tresor*.

2. Le paratexte poétique : un dictionnaire de reconquête entre *Miejour* et *Prouvènço*

En poursuivant la lecture, nous serons surpris de l'absence de paratexte : pas d'introduction ou de préface, aucun texte 'épilexicographique'. Mais, en lieu et place[4], un sonnet rappelant que notre lexicographe est aussi poète :

AU MIEJOUR

–

Sant Jan, vèngue meissoun, abro si fiò de jòio ;
Amount sus l'aigo-vers lou pastre pensatiéu,
En l'ounour dóu païs, enausso uno mount-joio
E marco li pasquié mounte a passa l'estiéu.

[3] Cf. Ravier 2005, 126. Dans cette contribution, Ravier insiste sur le caractère, selon lui, « fondamentalement *encyclopédique* du projet » mistralien (Ravier 2005, 126-136).

[4] Le sonnet a la fonction d'avertissement et de préface (Ravier 2005, 124-125).

Emai iéu, en laurant – e quichant moun anchoio,
Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu ;
E, Diéu de moun pres-fa m'aguènt douna la voio,
Dins la rego, à geinoui, vuei rènde gràci à Diéu.

En terro, fin-qu'au sistre, a cava moun araire ;
E lou brounze rouman e l'or dis emperaire
Treluson au soulèu dintre lou blad que sort...

O pople dóu Miejour, escouto moun arengo :
Se vos recounquista l'empèri de ta lengo,
Pèr t'arnesca de nòu, pesco en aquéu Tresor.

F. MISTRAL.

A Maiano, lou 7 d'óutobre de l'an 1878.

Ce beau poème offre un véritable *Discours de la méthode* et il faudrait savoir le commenter dans le détail[5]. Dans un implacable enchaînement, toutes les principales notions de l'univers mental mistralien sont mises en place : langue, peuple et pays, pâturage et labourage (même la pêche, au vers 14), Mistral (« iéu »), Dieu (« Diéu »), soleil, romanité ; en outre le passé, le présent et l'avenir. Jetons quelques rapides éléments de paraphrase et d'interprétation.

Le premier quatrain dit que c'est le peuple, symbolisé par un pâtre pensif, qui fait la langue. Le pâtre est « en haut » et « dans le Nord » (*amount*), sur l'*aigo-vers* : aux limites de la langue et du pays ; ce n'est pourtant point un montagnard, mais un homme de la plaine, et nous sommes à la fin de la transhumance. En l'honneur du pays, il apporte sa pierre à l'édifice collectif, utilitaire et de piété – une *mount-joio* –, qui est l'image de la langue, comme le dit explicitement le discours de la Sainte-Estelle de 1877 (« Uno lengo es un clapas »). Cette prise de position idéologico-linguistique, dans la tradition romantique, s'exprime également dans le discours de 1877 : « Une langue [...] n'est pas l'œuvre factice d'un homme ou de plusieurs, ni non plus d'une académie, ni d'un régime quel qu'il soit ». Puis, tout comme il a marqué ses bêtes, le pâtre « marque » les pâturages d'estive en leur imposant par la dénomination son chiffre linguistique. – Second quatrain : de même, resté dans la plaine (le sonnet est daté « *A Maiano* »), voici le lexicographe-laboureur (« iéu ») qui rend grâce à Dieu de son œuvre (« ai fa ço que poudiéu »). Passage du Midi du titre à la Provence (« Pèr lou noum de Prouvènço ») dans une ambiguïté délibérée, typiquement mistralienne, du tout et de la partie. – Premier ter-

[5] Nous renvoyons à l'interprétation donnée par Ravier (2005, 125-126).

cet : le résultat de l'œuvre. Le labour a fait remonter à la lumière du soleil le trésor enfoui, bronze du moyen âge et or des empereurs : toute la romanité, la romane et la romaine et *sensu eminentiore* la provençale médiévale, puisqu'en langue d'oc, *rouman*, c'est tout cela (voir l'article du *Tresor*). Sorte d'archéologie rurale, le labour a mis au jour le passé prestigieux de la langue et la moisson qui s'annonce (« lou blad que sort ») est gage d'avenir. – Second tercet : le poète-lexicographe se tourne à présent vers le peuple du Midi tout entier. L'équipement est prêt – c'est le *Tresor* – ; libre à ce peuple de s'en saisir pour reconquérir l'Empire, *l'empèri de* [*s*]*a lengo.*

Le sonnet permet ainsi de confirmer l'un des trait caractéristiques fondamentaux du *Tresor.* Quant à ses objectifs, on a bien affaire à un dictionnaire de reconquête et de renaissance, à un dictionnaire 'engagé'. Dit en d'autres termes et d'un tout autre point de vue que celui de l'auteur : « [s]es intentions [sont] étrangères aux exigences d'une lexicologie scientifique » (Keller 1959, 141-142).

Notons au passage, puisqu'il n'a pas été signalé, à notre connaissance, le lien patent de filiation intertextuelle qui unit le début du sonnet du *Dictionnaire* la première phrase du § 1 de la *Grammaire* de Ronjat (1930-1941), phrase assez peu banale en ouverture d'une grammaire historique (qui se veut par là le prolongement du *Tresor*) : « Un berger provençal conduit en été ses troupeaux des landes de Crau dans les pâturages de la Chartreuse ».

3. L'objet du *Tresor* : entre « langue d'oc » et « provençal »

L'objet de langage que traite le *Tresor* est nommé dans le titre, par deux fois : le *provençal* et les *divers dialectes de la langue d'oc moderne* (ce qui renvoie au couple *Prouvènço/Miejour*). Consultons le *Tresor* : nous n'y trouverons pas de définition de *lengo d'O* (seulement une traduction française, peu éclairante), mais à l'article *prouvençau*, nous lisons : « *Lou parla prouvençau, lou prouvençau*, l'idiome provençal, le provençal, v. *dialeite* ». Reportons-nous à l'article *dialeite.* Cet article fournit une caractérisation, toute spatiale, de « la langue d'Oc moderne » par sommation de ses « principaux dialectes », de leurs « sous-dialectes » et des « variétés qui servent de transition ». La représentation de la langue d'oc qu'il propose, comme territoire d'usage, diffère sur quelques points de la présentation à laquelle les ouvrages de référence en linguistique romane ou occitane nous ont habitués : l'agenais est rangé sous le gascon ; ce que nous appelons 'gascon' (et Ronjat 'aquitain') est divisé entre 'aquitain' et 'gascon' ; aquitain et gascon sont inclus sans discussion dans la langue d'oc ; le forézien (francoprovençal pour nous) est considéré comme un sous-dialecte de l'auvergnat, au grand bénéfice de ce dernier ; le grenoblois

(francoprovençal aussi) apparaît comme une variété de langue d'oc, dite de transition.

Si Mistral ne décrit son objet qu'en en énumérant les diverses modalités géographiques, en extension et non en intension, il peut y avoir là une raison technique (son programme lexicographique ne l'oblige pas à définir). Il est néanmoins probable que la difficulté est plus substantielle et plus profonde ; c'est celle à laquelle Ronjat – le meilleur des disciples – se heurtera en linguiste au début de sa *Grammaire istorique* : « Le provençal n'est pas *la langue qui* [...] » ; « Je ne crée pas un concept par une définition d'essence mathématique » (I, 9).

En première approche, nous pouvons en tout cas retenir que le *Trésor du Felibrige* est le dictionnaire d'une langue dialectale, et qui paraît respectueux, en principe, de la diversité de son objet, et non celui d'une langue standardisée (ce que la langue d'oc n'a jamais été et n'est pas), et qu'il ne se donne pas pour objectif d'œuvrer à une telle standardisation[6].

4. La réduction descriptive de la variation diatopique : trois opérations implicites (marquage globalisant, filtre orthographique, hiérarchisation des variétés)

Il convient néanmoins d'apporter immédiatement certaines nuances à la précédente remarque en observant de plus près le fonctionnement du dictionnaire et la manière dont Mistral a organisé la matière lexicale.

Un coup d'œil jeté sur une page du *Tresor* suffit pour constater que la plupart des zones-entrées sont complexes et consistent le plus souvent en plusieurs mots-vedettes présentés dans la même typographie. Certaines de ces vedettes sont diatopiquement marquées au moyen d'étiquettes géolinguistiques venant entre parenthèses : telle forme comme appartenant au languedocien (« l. »), telle autre au limousin (« lim. ») ou au niçois (« niç. ») et ainsi de suite. Ce procédé a pour but de représenter la variation géographique (la dialectalité) de la langue objet. Il arrive, bien plus rarement, que ce marquage vienne après la sémantisation, comme c'est le cas sous *diana* ("Battre quelqu'un, rosser, dans l'Hérault"). Certains mots (comme *diamètre*) ou signifiants (comme *diano* "point du jour, en Gascogne ; diane, batterie de tambour qui se fait au lever du jour ; roulée de coups") n'ont cependant droit qu'à une seule vedette (sont-ils censés échapper à la diatopicité ?). On ne peut manquer de faire immédiatement plusieurs observations.

---

6 Nous nous en tenons au *Tresor* comme texte lexicographique ; les pratiques normalisatrices des félibres et l'usage qui a pu être fait, dans ce contexte, du dictionnaire de Mistral, restent en dehors de notre propos.

(1) Les marques diatopiques distribuées par le *Tresor* sont fortement globalisantes. Par exemple, un usage lexical observé à Saint-Affrique (*escabásso* "arbre ébranché et étêté" dans Vayssier 1879, 88) est automatiquement étiqueté « rouerg[at] » par Mistral. Une localisation inférieure à 'rouergat' n'a pas droit d'entrée.

(2) Le système graphique employé par le lexicographe neutralise certains facteurs de la variation diatopique. Il est certain ou très probable, par exemple, qu'on doit bien dire quelque part en domaine d'oc ['djanə] ou ['djana] et non *diano* ou ailleurs [djɔ'mɛtre] et non *diamètre* (seules formes du *Tresor*). Mais ici la graphie unifiée du dictionnaire fonctionne comme un filtre. Certains faits de variation phonique n'ont pas le droit d'accéder à la vedette, parce qu'ils n'ont pas accès à la codification graphique (*Verschriftung*). Ainsi, si St-Affrique *escabásso* du dictionnaire de Vayssier peut monter en (seconde) vedette (en tant que « rouerg. » *escabasso*, s. v. *cabasso*), la vedette *cobásso* du même Vayssier ne peut donner lieu à une sous-vedette étiquetée « rouerg. », car *o* prétonique ne peut s'écrire (cf. von Wartburg 1944, 570-571). Les décisions de ce genre restent implicites, car les règles du codage graphique sont elles-mêmes implicites, comme s'il s'agissait d'évidences, logiquement antérieures au *Dictionnaire*.

(3) Lorsqu'il y a plusieurs vedettes, la première n'est pas marquée diatopiquement. C'est le cas sous *cabasso*, *dialèite*, *diabloutin*, *diagounau* et ainsi de suite. Or, il est facile de constater que la vedette non marquée est toujours de forme provençale et plus précisément rhodanienne, possiblement imaginaire (non attestée). Cet enseignement pour ainsi dire classique (von Wartburg 1944, 570 ; Keller 1959, 132 ; Bouvier 1979, 33) demande à être revu. En effet, en vertu de la règle de filtrage graphique que nous avons observée *supra* (2), la vedette *cabasso* de Mistral absorbe en quelque sorte la forme *cobásso* du dictionnaire de Vayssier (possiblement elle seule, mais peut-être aussi d'autres signifiants attestés ailleurs). Les premières vedettes mistraliennes *ne* sont donc *pas* nécessairement seulement rhodaniennes, et même très loin de là. Il est évident, par exemple, qu'en écrivant « CANT, CHANT (lim. a. d.) », Mistral ne pouvait supposer que *cant* était *seulement* la forme du « sous-dialecte » rhodanien : sa première vedette est très largement syncrétique, couvrant tout ce qu'on appelle parfois le « sud-occitan ». Bref, les premières vedettes sont bien rhodaniennes, mais elles englobent aussi tout ce qui est identique (*cant*) ou directement réductible (*cobásso*) à la forme rhodanienne. Ce sont des formes considérées comme diatopiquement non marquée (donc non localisée), en partie abstraites (*cabasso* est la 'forme sous-jacente' de *cobásso*) et surtout à géographie (tacitement et donc imprévisiblement) variable.

Les trois procédés que nous venons d'évoquer concourent à une forte réduction de la variation diatopique dans la représentation lexicographique, à la canalisation de la variation, mais non pourtant à sa minimalisation drastique. C'est pourquoi on ne peut guère soutenir, sinon par une erreur de perspective, que le *Tresor* en tant que tel a « essentiellement un caractère normatif » (Keller 1959, 41) ou placer entièrement ou même principalement l'ouvrage sous le signe de la « kodifizierende Beschreibung des Okzitanischen » (Schlieben-Lange 1991, 123). Il n'en reste pas moins que le filtrage de certains faits de variation phonique et la géographie variable des premières vedettes portent atteinte à la descriptivité du dictionnaire par une sorte de coup de force silencieux.

Parmi les variétés de la langue d'oc, il existe (implicitement aussi) une variété extensive sur les autres : le premier sous-dialecte du premier dialecte nommé s.v. *dialèite*, à savoir le rhodanien. Le rhodanien, et non pas le provençal, puisque le carpentrassien, l'orangeois, le marseillais et le niçois sont marqués dans le *Tresor* au même titre que le limousin ou le gascon. Le *Tresor* apparaît donc comme un dictionnaire polylectal de toute la langue d'oc moderne, mais ordonné autour d'une variété particulière qui n'est autre que celle de l'auteur. Dans cette mesure, le dictionnaire est puissamment égocentré, pour ne pas dire égotiste.

Plus précisément, le rhodanien doit être reconnu comme la VARIÉTÉ ENGLOBANTE de toutes les autres, puisque, dans le *Tresor*, tout signifiant d'oc peut se glisser sous la forme rhodanienne. C'est là, nous semble-t-il, une propriété sémiotique fondamentale de l'ouvrage.

5. La description indépendante (et dissymétrique) des deux plans du signe lexical : une technique originale et sa signification

Nous nous arrêterons à présent sur une autre technique remarquable de Mistral lexicographe, technique reposant sur un postulat non moins remarquable qu'il convient d'expliciter, aussi bien au plan purement métalexicographique qu'en vue d'un emploi rationnel du *Tresor*.

L'entreprise mistralienne décrit en effet de manière indépendante le plan de l'expression (les signifiants) et le plan du contenu (les signifiés). Dans la lexicographie savante, cette technique a été mise en œuvre par le *Godefroy* (1880-1902) et le *DEAF* (1975-), qui s'attachent aux états du français antérieurs à la standardisation, et par le *GPSR* (1924-), qui décrit principalement un ensemble de variétés primaires dépourvues de standard interne. Or, cette double description est, dans le *Tresor*, dissymétrique. La thèse implicitement

assumée par Mistral lexicographe est qu'en langue d'oc, la variation affecte le plan de l'expression (cf. ci-dessus § 4), mais non celui du contenu. Mistral se dispense donc le plus souvent, non pas toujours, de localiser les signifiés en postulant l'unité de la structure sémique du lexique d'oc. C'est là une nouvelle manière, bien plus draconienne qu'au plan de l'expression, de maîtriser la variation par un audacieux pari d'unité.

Le postulat mistralien est sans doute vérifiable dans le cas de certaines unités monosémiques, comme *dialèite*. Mais il devient vite intenable quand on a affaire à des unités polysémiques : *diabloutin* est – au moins – provençal rhodanien (cela reste implicite, mais confirmé par la citation de Saboly) sous cette forme, et supposé languedocien sous la forme *diablouti*, mais rien ne porte à admettre sans démonstration empirique que chacune des cinq acceptions consignées par Mistral existent dans les deux variétés.

La description indépendante et dissymétrique des deux plans du signe est l'une des caractéristiques structurelles les plus importantes du *Tresor*. Elle peut être appréciée de plusieurs manières, en partie contradictoires. Du point de vue (empirique) du linguiste utilisateur du *Tresor* comme une source de connaissance objective sur une langue, la position de Mistral ne peut qu'être critiquée (c'est ce que fit von Wartburg en 1944 ; voir ci-dessous § 7) : l'utilisateur est en effet dans l'impossibilité de rétablir des couples signifiant-signifié effectifs (c'est-à-dire localisés), alors que l'utilisateur du *GPSR* ou du *Godefroy* est au contraire en mesure de le faire. Du point de vue de l'historien des représentations linguistiques, on ne manquera pas de déceler derrière la technique mistralienne une vision extrêmement puissante (trop puissante pour le linguiste) de l'unité de la langue d'oc. Du point de vue du métalexicographe, on pourra reconnaître en Mistral un créateur original.

6. Le rhodanien du *Tresor*

En effet, l'unité, si étrangement contre-intuitive, que Mistral postule au plan du contenu ne peut se comprendre que si on la met en relation avec l'unification rhodanienne pratiquée par le *Tresor* au plan de l'expression (ci-dessus § 4). Non seulement les signifiants d'oc s'énoncent en rhodanien (« vrai » ou « abstrait », local ou plus ou moins général) dans le *Tresor*, mais l'expression rhodanienne s'y combine à (presque) tous les contenus d'oc. Ainsi le *Tresor* ne procède-t-il pas par exclusion, privilégiant une variété géographique au détriment des autres (ce qui n'a pas manqué d'être le cas de toutes les langues qui se sont standardisées au cours d'un processus réel). Tout au contraire, Mistral dilate son rhodanien lexicographique de manière à ce qu'il englobe et absorbe tout le reste ou presque. Jusqu'à en faire la grande forme générale et abstraite

chargée de recueillir et d'accueillir tout le dicible et tout le concevable en langue d'oc. Au prix de cette monstrueuse dilatation égocentrique s'invente un ouvrage de grande magnitude poétique(« Trouver une langue », disait Rimbaud), dont un mistralien serait peut-être en droit de dire qu'il porte par là le sceau du génie. Bien entendu, la création de ce rhodanien-là est bien proche d'équivaloir à la négation du rhodanien en tant qu'idiome du réel ; le rhodanien du *Tresor* n'est ni celui des locuteurs, ni celui de l'auteur Mistral[7]. Il est l'objet que le dictionnaire construit, sa création propre : le *pur symbole* – tout rempli de concret pourtant – de l'oc.

7. Le *Tresor* comme source de données pour le linguiste (les critiques de von Wartburg et de Keller)

Cette puissante entreprise créative est, cela va sans dire, aussi étrangère que possible « aux exigences d'une lexicologie scientifique ». Aussi ne pouvait-elle qu'engendrer le malentendu auprès des lecteurs en quête de données positives et, pour tout dire, de « petits faits vrais ». La naïve confiance que les romanistes ont placée, en un premier temps, dans le *Tresor* fut détrompée par un court mais percutant article de von Wartburg (1944)[8], dont les observations furent reprises, prolongées et amplifiées par Keller (1959)[9]. Ce dernier avait en effet observé que « la situation n'avait guère changé » depuis l'article de son maître : « on trouv[ait] encore fréquemment des références au seul *TF* » et « des linguistes continu[ant] à se servir de cet ouvrage comme d'un livre de base ». Ces deux contributions ont heureusement restauré les droits de la saine critique et ont eu sur ceux qui en ont pris connaissance le salutaire effet thérapeutique de la douche froide. Elles ont (im)posé un regard laïque sur un objet lexicographique qui est, pour certains, dans une mesure variable, un objet de culte. Leur point de départ commun réside dans un emploi intensif du *Tresor*, en confrontation avec ses sources, dans le cadre de la rédaction du *FEW*. Leur point de vue est celui – ici utilitaire, en quelque sorte – de la *romanische Sprachwissenschaft* (von Wartburg) ou de la *lexicologie scientifique* (Keller)[10]. Leur fondement déontologique se trouve dans le devoir que se fait le linguiste d'opérer sur des données observationnellement correctes et non pas « arrangées » ou créées de toutes pièces. Il y a évidemment, si l'on nous a suivi (ci-dessus § 6), conflit entre des objectifs et des points de vue

---

7 Cf. Rivière 1985, I, 129-150.

8 Un « article mémorable et peut-être excessif », selon Ravier (2005, 123).

9 Un « examen quelque peu vétilleux », selon Ravier (2005, 124).

10 Non celui de la métalexicographie, ni celui de l'histoire du renaissantisme, ni même, notons-le, exactement celui des étude occitanes.

inconciliables (celui de l'auteur et celui des utilisateurs linguistes). Ce conflit ne pouvait que rester aveugle en l'absence d'explicitation du projet mistralien (tant de la part de Mistral que de la part de von Wartburg et Keller).

Quoi qu'il en soit, ces articles fondamentaux, pourtant publiés dans deux des principales revues romanistes, n'ont trouvé que peu d'écho au sud de la Loire. Il est connu que l'implantation des bonnes méthodes est un travail de Sisyphe et qu'il n'est pire sourd... Le ton du maître et celui de son élève auront sans doute paru sévères : « einem gefährlichen Arbeitsinstrument », « Kompilation », « in den Alpen der Dauphiné gibt es ein Wort *espouerre* [...], und, wenn es auch in der Mundart von Maillane existieren wurde, so müsste es *esporre* lauten », « Ich möchte aber hoffen, dass man endlich aufhöre, in linguistischen Arbeiten M. kritiklos als Hauptzeugen für die Idiome Südfrankreichs anzurufen », « fâcheuses expériences », « dangers », « piège », « [procédé] grotesque », « forme [...] créée pour les besoins de la cause (ou faut-il mieux écrire Cause ?) ». Du moins ce ton était-il exempt de complaisance[11].

Les deux linguistes suisses ont mis au jour certains procédés pervers du *Tresor*. L'acquis principal et pérenne de leurs interventions est de prohiber toute utilisation acritique (*kritiklos*) du *Tresor* comme source de données. L'article de Keller (1959, 142) débouche sur une série de conclusions relatives à l'utilisation éclairée de l'ouvrage, conclusions dont on a tout intérêt à prendre connaissance et qu'il convient de garder à l'esprit, préalablement à toute éventuelle exploitation à des fins de linguistique.

8. Que faire du *Tresor* ?

Au plan de l'expression, les vedettes secondes du *Tresor*, bien que localisées (mais de manière souvent globalisante, donc approximative), ne sont pas sûres : elles peuvent avoir été créées par dérhodanisation, Mistral extrapolant parfois de manière indue les règles de correspondances interdialectales (et allant même jusqu'à retoucher, au grand scandale de Keller, le dialecte-source).

---

[11] *A contrario* : « un instrument indispensable pour la linguistique gallo-romane » (S. Pop, cité par Ravier 2005, 122) ; « son *Trésor du Félibrige* [...] que n'aurait désavoué aucun linguiste de profession » (Boutière 1957, 319) ; « En définitive, le *Tresor dóu Felibrige* est un dictionnaire des potentialités de la langue autant que de ses réalités : dictionnaire de langue, pour tout dire, au sens linguistique du terme, au-delà des réalisations du discours, c'est-à-dire dictionnaire véritable » [!] (Bouvier 1979, 34) ; « aujourd'hui encore un instrument de travail indispensable » (Bec 1995, 102) ; etc. – Von Wartburg (1944, 572) et Keller (1959, 142) se contentaient d'indiquer poliment *in fine*, le premier que « Der wirkliche Wert der Tresor liegt auf einen anderen Gebiet » (que celui de la lexicographie), le second qu'il « ne cess[ait] d'admirer cette œuvre en [se] ralliant à J. Boutière ».

Mais les premières vedettes ne sont pas sûres non plus : elles peuvent être issues de la rhodanisation de formes exogènes et, surtout, elles possèdent une géographie variable indécelable. En vedette première ou en vedette seconde, certaines graphies (et certaines phonies) des sources de Mistral sont, en outre, automatiquement neutralisées par le filtre du système orthographique. Au plan du contenu, les acceptions ne sont généralement pas situées dans l'espace, si bien qu'en cas de polysémie, il est impossible de relier de manière précise et localisée signifiants et signifiés. En outre, les significations sont le plus souvent appréhendées par des traductions en français[12]. En dehors des cas où le définissant est monosémique (*dialecte*), le champ sémasiologique du mot occitan se dérobe alors : occ. *cant/chant* = fr. *chant*, soit, mais *chant* possède six acceptions en français (selon le *Petit Robert*). Sont-elles toutes attestées en langue d'oc (et où ?) ? sinon lesquelles retenir ?

Tant et si bien que, certains cas exceptionnels d'unités monosémiques et localisées comme *diana* "battre (qn), (le) rosser" (« dans l'Hérault ») étant mis à part, le *Tresor* est d'un rendement extrêmement faible en tant que source directe de données sûres pour le linguiste. Tous les articles un peu complexes sont, par exemple, à récuser d'entrée : « Si un article du *TF* contient plusieurs formes dialectales et plusieurs acceptions sémantiques, l'article est inutilisable, puisqu'il est impossible de déterminer à quelle forme se rapporte telle acception » (Keller 1959, 142).

Pour le linguiste, lire le *Tresor* afin d'en extraire des données sûres consiste à adopter une démarche métaphilologique en retrouvant notamment les sources lexicographiques de Mistral, lesquelles sources sont énumérées, au moins en partie, à l'article *diciounari*. Cette démarche a été assidûment pratiquée, tant bien que mal, par von Wartburg et ses collaborateurs ou continuateurs, dans le *FEW* et dans leurs travaux personnels (force est de convenir qu'ils ont été pratiquement les seuls à s'astreindre à une telle démarche). Or il est clair que, dès qu'une source de Mistral a été retrouvée, tout engage à l'exploiter directement, sans passer par le *Tresor* ! En outre, une partie des sources lexicographiques de Mistral demeure inédite, c'est-à-dire en pratique inaccessible, et, du même coup, une part d'obscurité indécidable subsiste toujours, en principe. Dans ces conditions et dans l'état actuel de la critique des sources mistraliennes, la part des données éventuellement forgées par Mistral sur la base de sa propre compétence rhodanienne n'est pas non plus décelable avec sécurité.

---

[12] Les définitions ne manquent pas dans le *Tresor*, mais elles ne sont employées que lorsque le français fait défaut, par absence d'un mot spécifique, ou quand le mot français demande lui-même à être glosé.

Le travail de critique métaphilologique, qui exige beaucoup de temps et de soin ainsi qu'un équipement bibliographique étendu, s'avère donc en fin de compte peu rentable, puisqu'il n'aboutit qu'à déconstruire les articles du *Tresor* et à remplacer celui-ci par ses sources, sans qu'on puisse sûrement conclure pour autant, en cas d'échec de la démarche, à l'originalité des données (certaines sources n'étant pas publiées). En théorie et en pratique, le jeu ne vaut guère la chandelle.

Un raisonnement identique est applicable aux matériaux phraséologiques et parémiologiques. Malgré Keller (1959, 142), il n'y a pas de raison d'admettre que « les tournures et expressions rapportées, et probablement aussi les proverbes cités » sont à « considérer comme appartenant à la langue du Comtat ». Il serait au contraire très étonnant que ces données, en dépit de leurs signifiants non marqués et le plus souvent rhodaniens, proviennent toutes du rhodanien. L'incertitude règne et l'on doit par conséquent faire preuve, à tout le moins, d'une très grande réserve.

Keller (1959, 142) a également tendance à laisser hors du champ de sa critique les citations d'auteurs données par le *Tresor*. Sans doute s'agit-il là des données le plus sûrement exploitables (on peut au moins les dater et les localiser). Pourtant, pour contrôler l'« exactitude de l'orthographe » et souvent même pour établir le sens (les citations ne sont pas explicitement reliées à une acception déterminée ; elles sont généralement fort brèves, parfois tronquées, et donc difficilement interprétables), il conviendrait de remonter ici encore aux sources, littéraires cette fois. Or, cette tâche s'avère des plus difficiles (et c'est bien pourquoi personne, même pas les équipes du *FEW*, ne s'y risque), dans la mesure où les citations du *Tresor* ne sont pas référencées (pas de titres d'œuvres, pas d'indications de page).

9. Conclusion

Le *Tresor dóu Felibrige* a été et est encore, plus ou moins sourdement, l'objet d'une tension entre *romanische Sprachwissenschaft* et *lexicologie scientifique*, d'une part, vision renaissantiste mistralienne (et post-mistralienne) de la langue d'oc, d'autre part. Étant donnée l'importance de l'ouvrage et de l'auteur, cette tension ponctuelle ne fait que refléter et symboliser celle qui, à bien y regarder, se manifeste dans une grande partie du champ des études occitanes, de manière patente ou latente. Menée de l'extérieur, dans la perspective propre au linguiste et lexicologue, la critique rationnelle du *Tresor* passe presque nécessairement, au regard du renaissantisme, pour un vétilleux « déboulonnage » du grand œuvre du grand homme. Une des tâche du métalexicographe, outre la description du *Tresor* en lui-même et pour

lui-même, consiste à éclairer cette tension, de son propre point de vue (qui n'est ni celui de la linguistique romane, ni celui du renaissantisme).

Au plan historique, le *Tresor* et, sans doute, le culte de la personnalité de Mistral ont leur part de responsabilité dans le blocage de la lexicographie occitane sur le programme bilingue traductif (cf. ci-dessus § 8), blocage durable qui reflète cruellement la dominance du français (cf. Chambon 2005)[13]. Serait-ce se montrer trop mistralien que de penser que seul Mistral avait l'autorité suffisante pour briser efficacement un tel obstacle ? En tout cas, bien plus d'un siècle après la publication, on en est encore à exploiter – critiquement ou, plus souvent, de manière naïvement aveugle – son dictionnaire. Cet état de fait n'est que le revers de l'impuissance de la lexicographie occitane au 20e siècle. Celle-ci n'a produit, en effet, aucune base susceptible de se substituer à celle créée par Mistral. Chaque fois que nous consultons le *Tresor*, nous sommes renvoyés à cet échec, à mettre autant au compte des savants (romanistique et/ou occitanistique) qu'à celui des militants (mouvement renaissantiste issu, directement ou non, de Mistral). Lançons l'idée, pour conclure sur une hypothèse, que le fort attachement au *Tresor dóu Felibrige* qui se manifeste, y compris dans les milieux renaissantistes ou scientifico-renaissantistes non strictement mistraliens, et la difficulté qu'éprouvent ces milieux à entendre les critiques que l'œuvre de Mistral a suscitées s'expliquent, dans une certaine mesure, comme une manière de fermer les yeux sur cet échec douloureux.

Paris-Sorbonne Jean-Pierre CHAMBON

[13] En ce qui concerne la descendance du *Tresor*, il conviendrait de réfléchir à sa postérité alibertine. Ce que nous pensons entrevoir du statut du rhodanien (ci-dessus § 6) pourrait inciter à réenvisager le transfert Mistral-Alibert (rhodanien-languedocien) : Alibert se révèlerait peut-être non seulement un bon copieur, mais encore, dans une certaine mesure, un bon lecteur de Mistral, *segon los parlars lengadocians*. – Un autre aspect à ne pas négliger, mais fort difficile à appréhender, en particulier du fait du manque criant d'études suffisamment fouillées sur le vocabulaire des écrivains d'oc contemporains (Mistral mis à part), est celui de l'impact du *Tresor* sur les pratiques lexicales des auteurs littéraires.

10. Références bibliographiques

Alibert, Louis, 1977. *Dictionnaire occitan-français*, nouvelle éd., Toulouse, Institut d'études occitanes.

Bec, Pierre, 1995. *La Langue occitane*, 6e éd., Paris, PUF.

Boutière, Jean, 1957. « La genèse du Trésor de F. Mistral », in : *Actes du Ier Congrès de langue et littérature du Midi de la France (Avignon 1957)*, Avignon, Palais du Roure, 319-324.

Boutière, Jean, 1964. « Le premier essai lexicographique de Mistral (1853) », in : Jean Renson, Madeleine Tyssens (ed.), *Mélanges de linguistique romane et de philologie médiévale offerts à M. Maurice Delbouille*, Gembloux, Duculot, I, 99-112.

Boutière, Jean, 1966. « Le *Tresor dóu Felibrige* doit-il quelque chose à l'influence de Paul Meyer ? », in : *Mélanges de linguistique et de philologie romanes offerts à Mgr Pierre Gardette* (*Travaux de linguistique et de littérature* 4/1), 189-196.

Bouvier, Jean-Claude, 1979. Préface à une réédition du *Tresor dóu Felibrige*, Aix-en-Provence, Édisud, 5-47.

Chambon, Jean-Pierre, 2005. « Actualité de la lexicographie occitane : à propos d'un dictionnaire récent », *Revue des langues romanes* 109, 491-508.

DEAF = Baldinger, Kurt, 1975-. *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, Tübingen, Max Niemeyer.

De Caluwé, Jacques, 1969. « La place de la littérature occitane médiévale dans *Lou Tresor dóu Felibrige* », in : *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux, Duculot, I, 85-105.

D'herde-Heiliger, Marcelle, 1998. *Frédéric Mistral et les écrivains occitans dans le* Tresor dóu Felibrige, Pau, Section française de l'Association internationale d'études occitanes.

FEW = Wartburg, Walther von, 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Leipzig/Bonn/Bâle, Klopp/Teubner/Zbinden.

Godefroy, Frédéric, 1880-1902. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle*, 10 vol., Paris, Vieweg/Bouillon.

GPSR = *Glossaire des patois de la Suisse romande*, fondé par Louis Gauchat, Jules Jeanjaquet, Ernest Tappolet, Neuchâtel, Paris/Genève, Attinger/Droz, 1924-.

Keller, Hans-Erich, 1959. « La valeur du *Tresor dóu Felibrige* pour les études lexicologiques occitanes », *RLiR* 23, 129-143.

Ravier, Xavier, 2005. « Sur la démarche lexicographique de Frédéric Mistral », *Revue des langues romanes* 109, 121-140.

Rey-Debove, Josiane, 1971. *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains*, La Haye, Paris, Mouton.

Rivière, Jean-Claude, 1985. *Sens et poésie. Étude lexicale de l'œuvre poétique de Frédéric Mistral*, 2 vol., Nantes, Cid éditions.

Ronjat, Jules, 1930-1941. *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, 4 vol., Montpellier, Société des langues romanes.

Rostaing, Charles, 1974. « Le dictionnaire d'Honnorat, source du *Tresor dóu Felibrige* », *RLiR* 38, 459-466.

Rostaing, Charles, 1978. « Les citations d'écrivains "modernes" dans le *Tresor dóu Felibrige* », *La France latine* 71-73, 49-56.

Rostaing, Charles, 1981. « Lis etimoulougio dóu *Tresor dóu Felibrige* », *L'Astrado* 18, 162-171.

Schlieben-Lange, Brigitte, 1991. « Okzitanisch : Grammatikographie und Lexikographie », in : Günter Holtus, Michael Metzeltin, Christian Schmitt (ed.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, vol. V/2 : *L'occitan. Le catalan*, Tübingen, Max Niemeyer, 105-126.

Vayssier, Aimé, 1879. *Dictionnaire français-patois du département de l'Aveyron*, Rodez (réimpression, Genève, Slatkine Reprints, 1971).

Wartburg, Walther von, 1944. « Mistrals Tresor dóu Felibrige und die romanische Sprachwissenschaft », *Zeitschrift für romanische Philologie* 64, 569-572.